

# JOURNAL DE LA HAYE.

BUREAUX DE LA RÉDACTION,  
à La Haye, Loge N° 108, derrière le Princegracht (Noordzijde).  
BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES ANNONCES,  
Chez M. Van Woerden, libraire, Spui, à La Haye.  
Les lettres et paquets doivent être envoyés à la direction franco de port.

La Haye, 13 janvier.

Combien le feu roi Guillaume-Frédéric avait à cœur le pays d'ouvrages dont l'utilité publique était avérée. On ne saurait concevoir que, lorsque les ressources de l'état étaient épuisées, il n'ait pas voulu avancer sur ses propres fonds, et qu'il n'ait jamais atteint assez tôt, par l'achat d'objets qui pouvaient rétablir l'industrie ou contribuer à la prospérité du pays.

Le projet de loi soumis ces jours derniers aux Etats-Généraux, a pour objet de liquider les créances du feu roi, sur les bases indiquées dans la lettre précitée à laquelle nous renvoyons pour les détails.

Si ce projet est adopté, la Néerlande, sans voir augmenter ses charges, restera pour le présent et pour l'avenir dans la jouissance des avantages majeurs, que les travaux dont il s'agit ont procurés au commerce et à l'industrie du pays; tandis que les héritiers du prince qui a avancé des sommes si considérables, ne recueilleront de la liquidation à intervenir, qu'une indemnité, qui sera loin d'être proportionnée aux sacrifices que leur auteur s'était imposés pour cet objet.

Nous reviendrons sur le projet de loi en question, en rendant compte des débats auxquels il donnera lieu à la Seconde Chambre des Etats-Généraux.

Nous reproduisons ci-dessous l'extrait d'un article que nous trouvons dans le Journal de Luxembourg.

Cette pièce contient une nouvelle preuve de la sollicitude éclairée et touchante qui anime notre auguste reine, pour tout ce qui peut contribuer à améliorer le sort moral aussi bien que matériel, de cette classe de la société qui, sans les secours bienfaisants et judicieux de ceux auxquels le ciel en a donné les moyens, croupiraient dans l'ignorance et périraient de misère.

Le 3 de ce mois a eu lieu à Luxembourg, le tirage de la loterie des dons et produits destinés à l'école ouvrière des filles pauvres, avec la solennité ordinaire. Voici un passage de l'allocution qu'a prononcée M. le professeur Paquet :

« A tous ces élémens de prospérité vient s'ajouter la haute protection, qu'au mois de février 1836 le feu Sa Majesté la Reine

des Pays-Bas, Frédérique-Wilhelmine, d'heureuse mémoire, daigna accorder à notre nouvel établissement. Sous sa royale tutelle le sort de notre école parut à jamais assuré, lorsque déjà au mois d'octobre 1837 une mort inattendue vint changer subitement notre joie en deuil.

Alors nous tournâmes nos regards vers son auguste fille, S. A. R. et I. Madame la Princesse d'Orange, aujourd'hui notre reine bien aimée. Notre très-humble supplique fut favorablement accueillie, et sous la date du 8 janvier suivant, S. A. R. et I. daigna nous adresser la lettre suivante :

« C'est avec le plus vif intérêt, que j'ai reçu la lettre par laquelle vous m'exprimez le désir de m'offrir la tutelle de l'école ouvrière des jeunes filles pauvres de la ville de Luxembourg. La protection que feu Sa Majesté la reine, notre auguste souveraine, daignait accorder à cette institution, était une sûre garantie de son utilité. Attachant un grand prix à la marque de confiance que vous me donnez, j'accepte votre proposition avec d'autant plus d'empressement, que je me fais un devoir de contribuer à soutenir une institution honorée de la bienveillance d'une souveraine bien-aimée et d'une mère chérie, dont la mémoire restera à jamais vénérée ainsi que l'exemple qu'elle nous a laissé.

Il m'est doux de m'associer aux actes de bienfaisance des dames de la ville de Luxembourg, et c'est en vous priant de les assurer que j'apprécie le but de leur sollicitude, qu'il m'est infiniment agréable de vous expimer les sentimens de bienveillance et d'estime distinguée que vous porte.

ANNA PAULOWNA.  
Princesse d'Orange.

Telles sont, Mesdames, les paroles bienveillantes par lesquelles S. A. R. et I. daigna nous annoncer, qu'elle voulait s'associer à vos actes de bienfaisance et accepter la tutelle, que nous avions pris la très-respectueuse liberté de lui offrir. Vous savez le reste, Mesdames; vous savez avec quelle royale munificence notre auguste protectrice répandit dès-lors ses bienfaits. Non contente d'augmenter le revenu de l'école par un don annuel considérable, elle voulut nous donner des preuves plus éclatantes encore de sa royale bonté. A peine informée par son auguste époux, notre bien-aimé souverain, qui daigna honorer notre établissement de sa royale visite (22 juin 1841), elle accorda sur sa cassette particulière la somme nécessaire pour la construction de ce bel édifice, devant lequel nous ne passons jamais sans bénir le nom d'Anna Paulowna.

Ainsi le sort de l'école ouvrière des jeunes filles pauvres est à jamais garanti; elle pourra, nous l'espérons, se passer désormais de nouveaux secours de votre part, mais non de votre protection éclairée (1).

On lit dans le Journal de Bruxelles :

On ne sait quel sera le sort des projets financiers que le gouvernement hollandais a soumis aux Etats-Généraux; mais quel qu'il soit, celui-ci paraît bien déterminé à ne jamais recourir aux moyens extrêmes que quelques états, à bout de ressources, ont employés. Voici un passage rassurant que nous trouvons

**ANNONCES DU JOURNAL DE LA HAYE. — 14 JANV. 1844.**

**AU JOUR LE JOUR. (1)**

VIII.

Nous avions couru tous les magasins du monde pour me trouver une petite robe en mousseline à petites raies mates. Tu sais cette fameuse robe que je portais le jour où, après nous être détestés pendant trois ans, nous nous sommes mariés, le jour de la distribution des prix, et où nous nous sommes si bien amusés tout-à-coup; car il n'y avait entre nous d'autre haine que celle que nous étions les deux plus jolies, les deux plus riches, et, dans ces deux meilleures du pensionnat. Cette robe m'avait porté bonheur, et mon explication a commencé par les moqueries que tu en as faites. Tu voulais une aboulment pareille pour ma sœur, et nulle part je ne pouvais en trouver d'exactement semblable. Ah! ma chère Aurélie, que tu m'as fait de bien graves réflexions, et que c'est affreux de voir une robe de mode.

« Tu m'as demandé cette misérable petite robe, je rencontrais des airs étouffés, quelques dédaigneux. Mais je m'étais obstinée à ce caprice, et par une complaisance qui n'a point d'exemple, Mme Simon s'y était obstinée comme moi.

« J'aime, m'avait-elle dit, j'aime qu'on aime les bons souvenirs, j'aime qu'on ait foi en eux, et j'étais presque aussi contrariée que toi si tu ne réussissais pas à trouver cette robe.

« Tu comprends ce qu'il est devenu une très-grave affaire, et j'ose dire que Mme Simon y mettait autant d'importance que moi. Y avait-elle donc attaché une idée superstitieuse? Je ne sais, mais enfin nous nous fimes conduire dans les magasins de la Ville-de-Paris. C'était notre dernière espérance, et pour réussir, si toutefois la réussite était possible, dans ces jours où les acheteurs sont si nombreux que les commis ne savent auquel entendre, je fis un grand coup de politique. J'allai d'abord au magasin des soieries, et là je fis une dépense... mais une dépense!... Vous y avez toutes gagné, mauvaises langues que vous êtes, et j'espère que cette année on ne fera pas la moue à mes robes que je déclarai achetées; puis j'en fis mettre autant de côté, en disant que je me déciderais avant de quitter le magasin. Mais ayant ce moment, il fallait que'on me trouvât une robe en mousseline comme je la demandais. Ma tactique avait été merveilleuse: le commis aux soieries me conduisit dans la galerie aux mousselines de bas prix; mais je pus voir, à la façon dont il dit qu'il fallait absolument me trouver ce que je demandais, qu'il m'avait appréciée à son juste valeur. Lorsque j'eus expliqué ce que je demandais au nouveau commis auquel son camarade m'avait adressée, celui-ci parut assez embarrassé, mais il me répondit en véritable héros de comptoir :

« Tu vois trouvera cela, Madame, puisqu'il faut qu'on vous le trouve.

Puis il nous demanda quelques minutes pour aller dans un autre magasin, et nous fit poliment asseoir le mieux qu'il lui fut possible au milieu de la foule qui encombrait les galeries. Nous étions près d'un comptoir où se vendaient des robes à un bon marché inouï, de façon qu'on nous étions entourées, avec Mme Simon, de toutes sortes de gens. Mais, je l'avoue, je prenais plaisir au spectacle de ce mouvement extraordinaire. Il y avait de si singulières figures d'acheteurs, des choix si bizarres; de bonnes grosses femmes achetant pour leurs filles, des petits jeunes gens achetant pour je ne sais qui, des maris pour leurs femmes; les premières et les derniers faisant tout haut confiance de la destination de leurs achats, les petits jeunes gens se taisant et se laissant toujours prendre à l'éternelle raison du commis :

— Monsieur, ceci est parfaitement bien porté.

Nous nous amusions beaucoup de ce petit spectacle, Mme Simon et moi, lorsque je vis tout-à-coup paraître M. Silvestre. Nous étions tellement enveloppées d'acheteurs, qu'il ne nous aperçut point; et comme il s'adressa au comptoir qui était en face du nôtre, je pus l'observer tout à mon aise. Mme Simon me parut plus curieuse encore que moi de savoir quel achat M. de Prozny venait faire dans ce magasin.

Nous ne pouvions entendre ce qu'il disait, mais je vis qu'on déployait devant lui des métrages; il regarda d'abord les coupes rayantes et jaunes, et s'arrêta à quelques pièces fort sombres. Il était de côté, de façon que je pouvais voir son visage. Il semblait fort embarrassé de ce qu'il avait à faire, et après avoir bien examiné une étoffe marron, il parla au commis. Je n'entendis point la question de M. de Prozny, qui parlait fort bas, mais le commis lui répondit de manière à m'apprendre ce qu'avait dit M. de Prozny.

— Ceci, Monsieur, est grande largeur... première qualité... Nous ne pouvons pas donner cela à moins de seize francs le mètre.

Il y eut une contraction pénible sur le visage de M. de Prozny, et il fit une nouvelle question à laquelle le commis répondit encore :

— Il en faut de cinq à six mètres.

M. de Prozny se détourna de cette étoffe, je ne pouvais plus voir son visage, mais je lus la question sur la figure du commis. Celui-ci prit un petit air dédaigneux et alla chercher un nouveau paquet d'étoffes dans les rayons les plus élevés, là où l'on relègue les coupes médiocres et passées. Puis il les jeta devant M. de Prozny en lui disant :

— Voici, je crois, ce qui pourra vous convenir.

Je te raconte cela, mon Aurélie, je te le raconte vite comme cela se passait sous mes yeux, car j'ai peur de te le raconter comme cela se passait dans mon cœur. Après ce que j'ai deviné, après ce que tu m'as dit tout le courage de me dire (et encore sais-je si tu m'as dit toute la vérité) juge de ce que je devais souffrir de voir ce jeune homme si fier, si honnête, si laborieux, arrêté pour quelques misérables écus dans le seul présent qu'il voulait peut-être faire. Et moi je venais de faire une dépense folle pour des amies que j'aime sans doute, mais dont aucune n'a besoin du présent que je lui destine. Cette pensée ne me vint pas tout de suite; mais j'entendis tout d'un coup la voix émue de Mme Simon, qui l'observait avec autant d'attention que moi; murmure doucement :

« Pauvre Silvestre!

— Ce mot me dit tout, je pris la main de ma tutrice; je la serrai avec d'autant plus de force que je me sentis incapable de lui parler. Je ne sais si elle me

comprit, ou plutôt, je le crois, elle obéit à cette bonté d'ange qui lui fait faire si bien tout ce qu'elle fait; elle se leva, et pendant que je me remettais un peu, elle marcha du côté de Silvestre. Alors je pus entendre ce qu'il disait :

— Ceci sera-t-il convenable?

— Cela dépend, Monsieur, de la personne à qui vous le destinez.

— C'est pour une personne fort âgée, et qui s'habille fort simplement.

— C'est pour une vieille bonne peut-être, dit le commis naïvement.

Silvestre tressaillit, et je ne sais ce qu'il allait répondre, lorsque Mme Simon fit semblant de l'apercevoir tout à coup, et lui dit d'un ton tout-à-fait naturel :

— Hé! vous voilà en emplettes, monsieur de Prozny?

Silvestre se retourna, il était rouge jusqu'au blanc des yeux; il parut moins contrarié que je ne l'aurais cru, d'être surpris par Mme Simon, et la salua en essayant de sourire.

— Oui vraiment, dit-il, et vous me voyez fort embarrassé...

— Je le crois, lui dit-elle. Est-ce que vous y entendez quelque chose... Voulez-vous me laisser faire votre achat?

— Très volontiers, Madame, mais...

— Je serai sage, lui dit Mme Simon avec un de ces fins sourires pleins de séduction qui lui rendent ses vingt-cinq ans, mais nous autres femmes nous avons pour acheter une habileté qui vous est défendue. Demander cela à Sabine.

Il ne m'avait point encore aperçue, et elle lui fut de venir à moi qui me tenais à l'écart. J'avais compris l'intention de Mme Simon, et je voulus l'aider dans son gracieux et bon mensonge en empêchant M. de Prozny de voir ce qu'elle allait faire.

— Voici, lui dis-je, en le regardant doucement (ah! je l'ai regardé comme si j'eusse voulu lui dire: Je suis bonne, et je sais ce que vous valez; voici, lui dis-je, des jours qui donnent beaucoup d'occupation à tout le monde.

— A tous ceux du moins, me répondit Silvestre, qui ont beaucoup d'amis, et beaucoup de présens à faire.

— C'est si bon de donner! lui dis-je étourdiment.

Je l'avais blessé au moment où j'avais voulu... Comment veux-tu que je te dise cela?... Il faut bien te le dire, puisqu'il n'y aura que toi qui liras cette lettre... Je l'avais blessé au moment où j'avais voulu adresser d'une bonne parole cette âme endolorie. Il fit un mouvement comme pour retourner à Mme Simon. Elle me l'avait envoyé pour que je le gardasse un moment: ce n'est pas ma faute si j'ai fait une imprudence pour venir à son secours. Le commis qui avait été chercher ma mousseline arriva à ce moment. Je l'aperçus et je profitai de son retour pour dire à M. de Prozny :

— Puisque Mme Simon veut bien se charger de vos complètes, venez voir les miennes, je vous en prie.

Il hésita.

— Venez, lui dis-je, ou je vous en ferai acheter une seule de ce comptoir.

Ce n'est que longtemps après que je me suis aperçue que j'étais restée ainsi sous la protection de M. de Prozny; mais ce que je vis à l'instant même, c'est le regard troublé, incertain, plein d'anxiété qu'il attachait sur moi. Il semblait qu'il ne pût croire à mes paroles. Ce regard épouvanté m'a fait bien plus de mal que ces regards menaçans qu'il m'a adressés à l'église et au piano quand je chantaïs. Te le dirai-je, mon Aurélie? mais il semblait

(1) Voir le Journal de La Haye d'hier.

Par arrêté du 10 de ce mois, S. M. a accordé à son aide-de-camp...

Nous avons dit que MM. Stuart et Kruyff ont été blessés lors de l'incendie de l'hôtel de la marine...

Quant à la blessure de M. Kruyff, elle est la conséquence d'un trait d'humanité qui mérite d'être publié.

Au moment de la plus grande violence du feu, on entendit pousser un cri, venant de l'étage supérieur...

Une particularité se rattache à l'édifice qui vient d'être dévoré par les flammes...

M. Jean Cornelis van der Hoop, déjà depuis plusieurs années conseiller-fiscal de l'amirauté...

Le ministre van der Hoop, quoique très-avancé en âge, n'a jamais demeuré dans ce bâtiment...

Nous apprenons que la direction de la société de sauvetage de la Hollande-Méridionale...

MARIAGE D'ISABELLE II.

Le Journal de Francfort publie la correspondance suivante en date de Paris le 7 janvier :

« Lord Aberdeen a adressé au cabinet des Tuileries une note dans laquelle il insiste, dit-on, pour que le mariage de la reine Isabelle d'Espagne ait lieu incessamment... »

sur l'Espagne, ne signifie autre chose que de l'engager à faire des démarches pour faire cesser cette situation.

Pour ce qui concerne l'Autriche en particulier, on connaît bien son esprit conciliant; aussi consentirait-elle à un mariage qui consoliderait le trône d'Isabelle...

La paix d'Utrecht assure aux Bourbons la succession en Espagne; mais les Espagnols se soucient peu de ces dispositions...

FINANCES DE L'ANGLETERRE.

Nous avons reproduit hier un article du Morning Chronicle, opposé comme on sait au cabinet actuel...

Le gouvernement anglais vient de publier les tableaux du revenu pour les quatre derniers trimestres.

Le produit total de l'année a été de 50,071,943 livres sterl., ou 1 milliard 252 millions de francs.

Il faut voir maintenant de quels éléments se compose cette somme. Il est clair que si on la compare au revenu d'il y a deux ou trois ans...

Or, quel est le produit de ces deux sources de revenu sur lesquelles on ne peut compter d'une manière permanente?

Alors, ces recettes étaient de beaucoup inférieures aux dépenses courantes, si bien que chaque année un déficit considérable résultait du bilan apporté au parlement.

En résumé, le revenu normal, régulier, permanent de l'Angleterre, est aujourd'hui moins élevé qu'il n'a été sous les whigs...

me du gouvernement. Lui donner un caractère défini, pleine paix, alors qu'aucune circonstance ne semble...

FINANCES DES ETATS-UNIS.

Le Journal des Débats estime que la situation financière des Etats-Unis n'est aucunement inextricable.

AFFAIRES D'IRLANDE.

Au sujet de la question irlandaise, le Journal des Débats présente les considérations suivantes: « Depuis que la lutte a changé de terrain, elle est devenue moins éclatante...

Sur les 8 millions d'individus dont se compose la population de l'Irlande, environ 7 millions sont catholiques.

BANQUET DONNÉ A O'CONNELL A CLONMELL.

O'Connell a harangué une multitude immense du haut du balcon de l'hôtel où il est descendu.

qu'à ce moment il regretta de sentir la haine s'en aller de son cœur... J'ai... Mais j'avais résolu d'être foute; quand nous fûmes devant le comptoir...

nous compterons. Je n'ai pas été trop sage, malgré mes promesses, mais on était presque moqué de vous. Je compris toute la bonté qu'il y avait dans cette prétention...

— Vous dites qu'on se battra à vingt pas, j'eusse autant aimé à quinze et même à dix pas. — Nous demandons quinze pas, mais les témoins de C... ont insisté...

(1) Il y a ici une ligne effacée que nous ne pouvons lire.



